

A L Y S O N H A G Y

LES SŒURS
DE BLACKWATER

*Roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par David Fauquemberg*

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

La couverture des *Sœurs de Blackwater*
a été créée par David Pearson.

Titre original :
Scribe

© Alyson Hagy, 2018.

Ce roman a paru pour la première fois sous le titre *Scribe*,
aux éditions Graywolf Press, Minneapolis.

© Zulma, 2020, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *Les Sœurs de Blackwater*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr



*Pour Mandy Hoy
qui a provoqué l'étincelle*

Salutations

Les termes suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original.

Les chiens tournèrent autour de la maison toute la nuit, poussant des cris, en chasse. Elle savait qu'ils l'appelaient. Lui adressaient des signes. Déroulaient leur manège. Le monde dans lequel elle vivait était devenu un évangile troublé, et les chiens n'allaient pas se priver de le lui rappeler. Au matin, alors qu'elle n'était pas encore descendue chercher du lait dans la cabane fraîche au-dessus de la source, elle vit un homme qui attendait au bout de son jardin. C'est comme ça qu'ils faisaient.

L'été avait filé, les abandonnant tous. Les rives duvetées de givre du cours d'eau luisaient comme une pièce de nickel, et elle sentait d'ici les feux où cuisinaient ceux qui s'appelaient eux-mêmes les Indésirables. Graisse de porc et fumée. Maïs calciné. Chaque semaine, de nouveaux venus s'installaient dans le camp, qui tendaient leur arpent de bâche sur des piquets et faisaient sécher le poisson pêché à la senne dans la rivière. Tous étaient aimantés par ses champs au terme de leur migration saisonnière, à cause de ce qui s'était passé là quelques années auparavant, à cause de leurs croyances. Elle ignorait s'ils comptaient rester pour l'hiver.

Les vêtements de l'homme étaient cousus de rouille et dégonflés. Il portait un chapeau de paille délabré. Ceux qui voulaient quelque chose d'elle se présentaient à la maison de brique dominant le ruisseau – la Maison du Docteur, c'est ainsi qu'on l'appelait, un vestige du temps de son père – et ils l'attendaient, toujours seuls. Elle se fichait bien des cérémonies, mais c'était justement cela qu'ils venaient chercher. Leur arrivée muette faisait partie d'un code qu'ils se passaient entre eux. C'était pareil pour la femme de Brubaker qui préparait le corps des morts, et l'homme de Jack's Mountain connu pour ses provisions de cristaux de sel.

Les chiens commencèrent à se rassembler. Le fin coureur au pelage bringé d'abord, puis la chienne au poil fauve, puis le ratier aux longues oreilles déchi-quetées. Il n'y en avait que trois, cette fois. Tous portaient des plaies récentes. La chienne fauve, dont la salive fébrile était mêlée de sang, vint s'appuyer lourdement contre ses genoux. C'était une habitude pleine d'irrespect, de celles qu'on ne pouvait tolérer. Les animaux et les voisins, il fallait leur apprendre les limites. Elle donna un coup dans les côtes de la chienne avec son bâton. La chienne gémit et s'affaissa sur son arrière-train, mais ne s'éloigna pas. Aucun des trois chiens ne le fit.

Elle leva sa paume et fit signe à l'homme. Vous êtes le bienvenu chez moi, disait son geste. C'est l'heure du troc et du commerce.

L'homme n'avait visiblement ni lame ni pistolet. Il avait déposé ses armes pour faire sa requête. Cela faisait

un certain temps qu'elle-même avait abandonné les armes. Tout le monde savait qui elle était et ce qu'elle avait à offrir. Chacun avait compris qu'elle ne gardait, dans cette maison de brique, rien que quiconque aurait pu vouloir dérober.

L'homme marcha vers elle, longeant l'entrelacs des ramures dépassant des rangs récoltés de son potager, les tiges squelettiques du maïs moissonné. Il tendait vers elle des articles, bien en évidence, des objets qu'il avait tirés habilement de ses poches. Il y avait une baguette de bois fendu. Et ce qui pouvait être une précieuse flétrissure de tabac. C'était donc là ce qu'il offrait.

« J'vois que vous avez fait bonne récolte de courges et de haricots, dit l'homme. J'ai vu vos plants. C'était une bonne année.

— Oui, répondit-elle, sur ses gardes. Une bonne année. Vous avez soif ?

— Non, dit l'homme. J'suis descendu à votre ruisseau tôt ce matin. C'est un bon ruisseau.

— Quand il veut, répondit-elle. J'ai une eau de source très pure, aussi. Je peux vous préparer un thé.

— Pas besoin », dit l'homme, étudiant la façade aveugle de la maison de sous son chapeau. Ses yeux semblaient irrités de fatigue et luisants d'envie. Ses pieds raclaient les herbes enchevêtrées. « J'apporte là ce que les gens disent que vous pourriez accepter comme paiement. Je viens demander si vous pouvez m'écrire une lettre. »

Il redressa les avant-bras d'une manière un peu gauche, corsetée – comme si sa requête lui avait

soudain enfoncé ses piquants dans la peau – et elle prit la baguette de bois, et le tortillon de tabac qui pendait dans le vide. C'était une offre généreuse. L'homme était prêt à échanger une poignée de tabac séché à l'ancienne et une provision de petit bois bien dur, de quoi tenir l'hiver. Il n'avait pas l'air prospère, ni lui ni personne d'ailleurs, pas aussi loin des villes. Pourtant, il était disposé à troquer des choses de valeur. La chienne fauve décrivit un cercle autour de lui, sa truffe humide dressée bien haut.

« J'suis pas d'ici, dit l'homme, courbant le front comme si elle devait s'y attendre. Mais j'ai entendu parler de vous. Ma femme a grandi à Snow Creek, où vous êtes connue pour aider les gens dans le besoin. Vous faites de bonnes lettres, bien appliquées, vous savez écrire la peine d'un homme et en soulager son cœur à jamais, c'est ce que les gens disent. Moi-même, je vous couperai du bois. J'ai vu de solides chênes noirs, là-haut sur votre crête. Des érables, aussi. J'ai apporté ce tabac.

— Allons nous asseoir sur la véranda », dit-elle. Les chiens ne prêtaient plus attention à l'homme, pas plus que s'il avait été un cèdre poussiéreux ou un bloc de granit marqué par la crue. Il n'empêchait ni la menace, ni la malice. Pas pour eux.

« J'ai laissé une pierre sur la route, près du pont, dit l'homme en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule. J'ai fait ça à la nuit tombée, dès que je suis arrivé. Tout comme on m'a dit. C'est vrai, les histoires qu'on raconte sur cette femme et les miracles qu'elle a

faits par ici ?

— En partie, oui, répondit-elle. Je lui dépose une pierre chaque fois que je traverse. Nous le faisons tous. »

L'homme n'était pas aussi vieux qu'elle l'avait d'abord cru. Quarante et quelque. Il disait s'appeler Hendricks. Il avait porté un temps l'uniforme, combattant des ennemis de l'étranger et de l'intérieur. C'est ainsi qu'il avait formulé la chose. De l'intérieur. Il avait grandi juste de l'autre côté de la frontière de la Caroline.

« J'ai connu mon lot de migrations quand j'étais jeune, lui dit-il. Je suis né avant la guerre et on a dû bouger sans arrêt une fois qu'elle a été finie, pas trop eu le choix. On dirait que plus rien n'est pareil depuis toutes ces batailles et cette démolition, même jusqu'ici. On dirait qu'on est encore tailladés en pièces. Je sais lire et écrire, enfin les bases, assez pour me rendre utile dans un voyage en barge ou en chariot, et c'est tout ce qui compte à la fin. Mon épouse et moi, on s'est installés vers Danville avec la Congrégation Collins-Pruitt, le temps qu'elle a tenu. Vous en avez entendu parler ? On est passé d'abord par The Pillars pour descendre par-là. Et puis par un des camps de Frère Amos. Collins-Pruitt était une communauté solide pendant un temps, on mangeait tous et on s'organisait, on était d'accord sur l'instruction à donner aux enfants. Mais tout s'est écroulé après que les fièvres nous ont attra-

pés, comme ça se passe quand les hommes désirent plus que ce qu'ils peuvent avoir. Ma femme et moi, on a décidé de se rapprocher de notre famille de sang, à Snow Creek. Ils cultivent encore le tabac dans le coin, quand ils ont assez d'hommes pour le garder. Ils ont un troupeau de vaches, aussi. Ils font la plupart des choses en commun, autour de Snow Creek. »

Elle hocha la tête. Elle avait voyagé par là une fois ou deux. Il y avait de bons tisserands dans cette région. Et des femmes qui faisaient le commerce des herbes et des teintures.

« Je crois que je parle trop », dit l'homme en ôtant enfin son chapeau. Son crâne étroit était rasé à la manière d'un pénitent, ou d'un homme pelé par le chagrin. Il portait des cicatrices, aussi. Certaines étaient intentionnelles, traces de son passé militaire. D'autres ne l'étaient pas. Elle se dit que cet homme, comme bon nombre de ceux qu'elle avait rencontrés, avait passé du temps dans la prison de quelqu'un.

« Mais non, dit-elle. Parler, c'est comme ça qu'on y arrive. Quand vous serez prêt à me confier les détails de votre requête, je serai là pour écouter. »

Ils appartenaient tous deux à la même espèce de chien, songea-t-elle en le regardant de nouveau, avec comme un picotement au creux du sternum. Lui sous sa veste rouillée, faite d'une laine moussue et rapiécée ; elle dans son épais chandail d'un vert fané, retricoté de ses propres mains aux heures où les tremblements et l'engourdissement la laissaient un peu en paix. Un chien humain, grisonnant. Résistant.

Prompt à se trouver un territoire. Son propre crâne, elle le gardait tondu depuis des années. Mais elle ne craignait plus, comme jadis, les voix qui résonnaient dessous. Ses cheveux, désormais taillés avec la première lame qui lui tombait sous la main, étaient une bruyère inégale aux tons bruns et gris.

« D'après les gens, ce que vous prenez est équitable, dit l'homme.

— Je prends ce qu'exige le travail. Il n'y a rien de magique...

— Je viens vous demander aucune magie, l'interrompit-il. Je suis pas idiot. Mais c'est un pouvoir, ça je le sais. C'est un sacré pouvoir, ce que vous faites.

— Je ne prétends pas détenir un pouvoir », dit-elle en posant son bâton contre les marches du perron. Elle entendait bourdonner les guêpes dans le feuillage luisant des buis. Des guêpes d'arrière-saison. Chercheuses de viande. « Ce sont les prédicateurs qui possèdent le pouvoir, dit-elle. Et le gouvernement, quand il lui prend l'idée de s'aventurer sur nos routes.

— Les prédicateurs prétendent un tas de choses, lui dit l'homme, le dégoût aux lèvres. Je les ai tous entendus. Ils nous ont sauvés de rien. Et je sais que vous êtes pas trop pour le gouvernement, par ici.

— Venez donc vous asseoir avec moi, Mr Hendricks. » Elle désigna sur la véranda l'une des balancelles qu'elle s'était refusée à casser pour en faire du petit bois. L'homme avait raison. Elle préférait ne pas parler du gouvernement.

« Vous voulez bien me dire d'où vous venez ?

demanda-t-il en s'asseyant sur les lattes grinçantes de la balancelle. Elle pouvait voir ses bottes, à présent, de très bonnes bottes. Et elle sentait mieux son odeur, les relents plus intimes que son corps avait cessé de retenir. Elle attendait cela – le musc de ses faiblesses.

« Je suis née ici, dit-elle. Elle n'est pas très compliquée, mon histoire. J'ai été élevée dans cette maison par des parents qui ont fait de leur mieux. Le bâtiment est ancien, mais ses murs sont restés solides malgré leurs péchés et les miens. Les briques sont d'une glaise puisée là-bas, tout près du pont. Elles ont été cuites au four par des esclaves bien avant ma naissance. Les seuils des portes et les planchers aussi ont été débités et façonnés par des esclaves. L'histoire est loin d'être heureuse.

— C'est fini maintenant, d'avoir des esclaves comme ça, dit-il. On s'est battu jusqu'à ce qu'un des deux camps l'emporte sur l'autre.

— Vous le pensez vraiment, Mr Hendricks ? Que l'esclavage est derrière nous ? Parce que dans ce cas, je crains de ne pas être d'accord. Tout ce qu'on doit faire, c'est admettre ce qu'on a vu de nos propres yeux. Nous pourrions demander à ces gens qui campent au bord de la rivière, pour connaître leur opinion. La plupart d'entre eux ont porté des chaînes.

— Je sais pas ce que je pense, avoua l'homme en verrouillant ses deux mains devant lui. Après tout ce que j'ai vu. Les gens sont infâmes entre eux depuis que je suis sur Terre. Mais on raconte qu'ici c'est un peu différent, qu'il existe une chance de guérir. Ma femme, c'est ce qu'on lui a dit. » Il baissa les yeux vers le ruis-

seau, ce fin ruban d'eau froide qui n'avait jamais reçu de nom.

« Votre épouse semble avoir le cœur bon, dit-elle. Et rempli d'espoir. J'aimerais partager cet état d'esprit. Mon père pratiquait l'art médical, il était le premier dans sa famille à faire des études si poussées. Il savait guérir à sa manière, au temps où il existait des remèdes plus simples à nos maux. Les choses ont changé, à présent. Vous savez sans doute de quoi je veux parler. »

Il fit oui de la tête. « Ils ont essayé de mettre le feu à votre maison ? Quand les gens se sont mis à saccager et à voler ce qu'ils pouvaient ? »

— Ils ont essayé, répondit-elle. Je ne saurais vous dire ce qui les en a empêchés. »

Ils restèrent tous deux silencieux pendant un moment. La méfiance était un lourd fardeau.

« J'ignore ce qui détermine les actions d'autrui, conclut-elle. J'ai été trop souvent surprise. Je peux simplement vous dire qu'on m'attribue des dons que je n'ai pas. Les tâches que j'accomplis sont simples. Je ne fais pas de miracles. »

— Et les pierres blanches empilées là-bas ? C'est d'elles que vient la guérison, à ce qu'on dit.

— Les pierres sont pour ma sœur, dit-elle d'une voix calme. Elle est morte. Nul ne peut nier la bonté et la miséricorde qu'elle a apportées en ce monde. Ma sœur, elle, c'était un miracle.

— Je veux que vous m'écriviez une lettre, dit l'homme en contemplant la coupe noueuse de ses mains. Vous voulez bien ? »

Ce qu'il lui demandait, c'était la chose la plus ardue. Il voulait une lettre à déclamer, et il voulait être présent à ses côtés – ou du moins dans l'enceinte de sa propriété – pendant qu'elle l'écrivait. Et puis, il exigeait ce que les gens ne demandaient plus que très rarement, désormais : il voulait qu'elle mémorise la lettre avant de la détruire devant lui, à tout jamais. Il couperait et rangerait le bois avant qu'elle se mette à écrire, si c'était ce qu'elle demandait. Et il camperait près du ruisseau, mangerait ses propres provisions de viande et de fruits séchés. Il n'abuserait pas de son hospitalité. Mais il voulait aussi qu'elle transporte la lettre jusqu'à sa destination. Il voulait qu'elle en récite les mots à haute voix en présence de la personne qui, plus que toute autre, devait les entendre. Il lui décrivit l'endroit où elle devrait se rendre, où cette lettre se changerait en sa douloureuse demande de pardon. Il avait même un nom pour cet endroit. C'était un carrefour, très loin.

« Ce que vous demandez va au-delà de mes limites, lui dit-elle. Je ne voyage plus, maintenant. »

Hendricks posa sur elle ses yeux couleur mue de serpent. Elle entendit une émotion s'amalgamer au fond de sa gorge. Il avait l'air désespéré. « Il faut que je le fasse, s'étrangla-t-il. Je dois réparer les choses. Je vous donnerai tout ce que vous voulez. À Snow Creek, on dit que vous marchez aussi loin que le Tennessee, ou jusqu'aux lumières de Richmond.

— Je n’irai pas à Richmond, dit-elle. Je ne retournerai jamais là-bas.

— Que faut-il vous donner ? demanda-t-il. J’ai pas d’or, aucun enfant qui vive encore. Plus rien de précieux à échanger. »

Elle sentit la cruauté ancienne monter en elle avec la puissance d’une marée de pleine lune. Sa sœur avait supplié elle aussi, n’est-ce pas ? Et ces supplications ne lui avaient pas sauvé la vie, ni obtenu ce qu’elle voulait. Sa sœur avait placé sa foi dans la générosité des offrandes – des objets de valeur donnés sans compter, et sans rien attendre en retour –, alors qu’elle aurait dû la réserver à la froide logique de l’échange.

« Il y a bien une chose que vous pourriez faire pour moi, dit-elle avec une dureté dans le pli de ses lèvres. C’est un acte exceptionnel, que les hommes d’ici disent avoir accompli quand ils se racontent des mensonges. Ce ne sera pas facile. Vous échouerez sans doute. Mais c’est la seule chose qui pourrait me faire porter votre lettre jusqu’à ce carrefour. »

Les jours allaient raccourcissant. Chaque matin se faisait plus lourd de brume, plus lent à déverser sa maigre lumière dans les ténèbres attardées. Un gel mortel ne tarderait pas à venir. La hache allait s’abattre – et il était impossible de savoir ce que les crues et les neiges de l’hiver, cette fois, lui arracheraient. Elle se fit la réflexion qu’elle n’avait aucune raison de regretter d’avoir confié à Mr Hendricks cette tâche difficile.

Elle avait exigé de lui une chose risquée, un indéniable exploit. Et la faute incombait à cet homme. Il avait insisté. Il avait trop demandé. Elle ne pouvait pas se comporter comme une enfant, comme si elle croyait que, bientôt, les belles années allaient revenir. Elle avait une réputation à maintenir, une vie à gagner. C'était, comme l'avait proclamé Billy Kingery, une étroite fenêtre de temps, le temps suspendu du commerce et du troc. Elle se devait d'en tirer profit. Billy ne manquerait pas de lui faire payer le prix fort s'il venait à trouver qu'elle faisait preuve de faiblesse.

Elle entendit les enfants des Indésirables entamer leur approche du cairn avant de les apercevoir. La clameur de leurs chèvres entravées. Les jappements des petits chiens qu'ils gardaient dans le camp malgré leur inutilité. L'enfant à la trompette rouge qui ouvrait la procession était celui qu'elle connaissait le mieux. Les femmes du camp l'envoyaient parfois la sonder au sujet des coquillages qu'elles souhaitaient récolter dans la rivière, ou des lapins qu'elles espéraient prendre au collet sur ses terres. L'enfant lui avait dit que son nom était Estefan. De temps à autre, il laissait une poignée de fleurs sauvages sur sa véranda, ou un tissu plein d'œufs. Les chiens le laissaient faire.

Estefan, Estefan. Sa trompette, il en jouait aussi mal que d'habitude. Malgré tout son enthousiasme, il n'était pas doué pour la musique. Trois petites filles l'accompagnaient, cette fois, toutes portaient des jupes colorées, couche sur couche, comme des pivoines. Elles venaient déposer des offrandes sur le cairn érigé en

mémoire de sa sœur. Une vieille femme voilée les suivait, en prière. Estefan lui avait raconté un jour que toutes les vieilles femmes qui vivaient avec les Indésirables étaient aveugles, que c'était le dernier des prêtres qui les avait frappées de cécité, qu'elles ne retrouveraient la vue que lorsque les saints auraient recouvré la leur. Elle n'était pas si bête. L'histoire d'Estefan n'était que cela – un conte pour enfants. Les aveugles ne tenaient pas longtemps dans la plupart des colonies.

À une époque, le gouvernement serait venu frapper à sa porte pour protester contre le refuge saisonnier qu'elle offrait aux Indésirables. À une époque, ses voisins plus permanents, tels qu'elle les connaissait, auraient manigancé un raid à la faveur de la nuit pour débarrasser ses champs des étrangers. Mais plus maintenant. Le gouvernement actuel, instable comme il l'était, retiré là-bas dans sa capitale lointaine et surpeuplée, ne produisait plus qu'une valse chaotique d'impôts et de droits de péage. Il réservait ses rares messagers aux annonces de triomphes sans gloire. Et ses voisins à elle avaient vu leurs rangs fondre, accablés par ces circonstances pénibles et incertaines. Ils n'étaient plus si constamment belliqueux. Ceux qui restaient n'avaient pas pu résister aux charmes de Billy Kingery, ni à la tentation d'une trêve.

Estefan, Estefan. Elle aurait tant aimé qu'il joue ses hymnes un peu moins faux. Elle aurait aimé, aussi, qu'il soit plus joli car c'était une qualité qu'elle supportait encore d'apprécier chez un enfant – la beauté spon-

tanée. Mais l'existence d'Estefan avait été trop marquée par les privations, trop éphémère, trop soumise aux aléas pour qu'il puisse devenir un garçon fort et beau. C'était déjà bien qu'il ait survécu aux fièvres. Estefan était l'aîné des enfants du camp. Il ne restait que très peu de gamins de son âge encore vivants dans le pays. Pourtant, il était encore capable de manifester une joie sans entraves qu'elle-même se rappelait à peine avoir ressentie dans sa jeunesse. Cela se devinait à la manière dont il guidait les petites filles. S'entendait dans les sons joyeusement imparfaits qui sortaient de sa bouche. Cet enfant était affectueux par nature et, dans ses bons jours, une partie d'elle-même, celle qui n'était pas encore desséchée, avait envie de partager cette affection. Le garçon venait lui rappeler que les sentiments qu'elle éprouvait pour son prochain n'étaient pas toujours mal placés. Elle leva la main au cas où Estefan regarderait dans sa direction, s'efforçant d'imiter un salut enjoué. Mais il ne se tourna pas vers elle.

La procession, bien que son piétinement lourd et ses bêlements eussent réduit au silence les chants matinaux des oiseaux, ne s'éternisa guère. Enfants et animaux se dispersèrent bien vite, leur séparation s'accompagnant de grands éclats de rire. Les Indésirables préféraient toujours abréger leurs célébrations. Jamais, de son vivant, sa sœur n'aurait approuvé un hommage de ce genre, pas même un acte aussi sincère qu'un défilé d'enfants. Dès lors qu'elle avait commencé à prendre soin des malades et des agonisants, des enfants frappés

par ces fièvres qui s'abattaient par vagues successives et que nul ne pouvait soigner, sa sœur était devenue l'humilité même. Elle décourageait toute tentative d'éloge ou d'honneur. Elle ne croyait qu'en une seule chose : la compassion. Un matin comme celui-ci, si elle avait été parmi eux, elle aurait grondé les enfants pour avoir entonné son nom.